



Club Généalogique de  
Castelnau de Médoc

Bulletin n°41  
Janvier 2015



Club Généalogique de Castelnau de Médoc

**Membres du bureau :**

Président Fondateur	Jean-Daniel Birebont
Président d'Honneur	Christine Dabé
Président	Jean Daniel Birebont
Vice président	Jean-Claude Gaillard
Trésorière	Mariannick Lafiteau
Trésorier adjoint	Dominique Schumacher
Secrétaire	Jean-Pierre Arnaud
Secrétaire adjoint	Marianne Seïté
Rédaction Bulletins	Christine Dabé

A été créé le 3 octobre 2004 au cours d'une assemblée constituante qui s'est déroulée à la Maison de l'Association Culture et Jeunesse ( ACJ ) de Castelnau de Médoc.

Cette association est régie par la loi de 1901, déclarée en Préfecture le 15 avril 2005, sous le numéro 4/03660, enregistrée au Journal Officiel le 7 mai 2005, page 2222 et article 748. N° identifiant SIREN : 503 758 708

Ce logo a été créé de toute pièce par le Conseil d'Administration et son Président-Fondateur avec l'aval du Premier Magistrat de la Municipalité et du Représentant du Conseil Général.

Le Club GénéaMédoc a pour but de développer sur le plan cantonal et départemental, en constante liaison avec les autorités compétentes, les activités liées à la Généalogie, l'Histoire de la commune et du canton et , à terme, d'aider à la numérisation des archives communales et paroissiales.

Son bureau : GénéaMédoc Mairie rue du Château 33480 Castelnau de Médoc

Numéro de téléphone : 0556 5812 98 Jean-Daniel Birebont

Adresse courriels : [daniel.birebont@wanadoo.fr](mailto:daniel.birebont@wanadoo.fr) ,

[jeanclaudegaillard1047@neuf.fr](mailto:jeanclaudegaillard1047@neuf.fr) , [jean-pierre.arnaud2@orange.fr](mailto:jean-pierre.arnaud2@orange.fr)

Permanences : sur demande aux adresses courriels ci-dessus

Le club publie 4 bulletins par an. La cotisation (année civile) donnant droit aux 4 bulletins est de 20€ pour les adhérents, 20€ également pour les personnes adhérentes des associations affiliées à l'UGAP (gratuite pour les associations par échange réciproque) et 30€ pour toute personne extérieure.(Les frais d'envoi sont à prévoir en sus).

Toute reproduction de cette brochure **SANS AUTORISATION PREALABLE** du Président et du Président Fondateur de l'Association GENEAMEDOC sera passible de poursuites.

## **Sommaire**

- 1** Le mot de la présidente
- 2** Les origines de Noël
- 3** Ils rouissaient le chanvre
- 4** Anne de Bretagne la dernière Duchesse
- 5** Rixe entre compagnons
- 6** les frères Pollet
- 7** Sacré Dimanche
- 8** Goya à bordeaux
- 9** Jouets fabriqués par les mutilés 14-18
- 10** Fraternisation la trêve de Noël

## Le mot de la présidente

C'est la dernière fois en tant que présidente de GénéeMédoc que je vous souhaite à tous de bonnes fêtes de fin d'année une très heureuse nouvelle année 2015.

Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont apporté leur aide pendant ces 7 ans passés en votre compagnie , merci pour la confiance que vous avez bien voulu m'accorder.

Que cette nouvelle année vous apporte beaucoup de bonheur à vous et à tous ceux qui vous son chers , profitez et partagez ces petits moments de joie en famille, entre amis ..

Notre Club a connu cette année une activité intense , la préparation de l'exposition du 3 août commémorant la guerre 14-18 beaucoup de travail de recherches pendant quelques mois .Notre exposition fut présentée pendant 10 jours au collège de Canterane, où nous sommes intervenus en collaboration avec les professeurs d'histoire auprès des collégiens de 3<sup>ème</sup>, pour expliquer notre travail et nos motivations .

Nous étions aussi présents au forum de Brive les 27 et 28 septembre toujours impressionnant par le nombre d'exposants et de visiteurs .

Et enfin **l'évènement** la sortie du livre de Daniel Birebont tome II Evolutions faisant suite à Mémoire en Castelnau , auquel notre club a modestement participé. Les bénéfices de la vente seront reversés pour deux belles causes : le conseil municipal des jeunes et la plus grande partie pour « Anaël », dont tout le village suit le combat quotidien auquel se livrent cet enfant et toute sa famille contre la maladie.

J'invite tous ceux qui n'ont pas acheté ce livre à faire une bonne action en cette fin d'année ,période de générosité et de cadeaux ...



Le vrai bonheur ne dépend d'aucun être, d'aucun objet extérieur. Il ne dépend que de nous... (Dalai Lama)

**Bonne Année 2015**

## Les origines de Noël

Noël, du latin ecclésiastique **dies natalis**, "*jour de naissance*", célébrait primitivement le solstice d'hiver. On envisagea dès le IV<sup>e</sup> siècle le 25 décembre, jour le plus court de l'année, pour célébrer la naissance du Christ. On sacrifiait alors à cette occasion les porcs et l'on finissait de battre le grain rentré en gerbe.



Cette fête impliquait une période de jeûne : l'**Avent**. Il durait depuis la Saint-Martin (c'est-à-dire le 11 novembre) avant d'être ramené à l'octave (dérivé du latin **octavus**, *huitième*) c'est-à-dire la période de huit jours qui précède Noël.

Cette période, la plus joyeuse d'entre toutes, entraînait au Moyen Age maints préparatifs : la maison était décorée de houx et de verdure, les anciens vêtements faisaient place aux habits neufs et la messe célébrée en pleine nuit était suivie de nombreuses réjouissances (divers jeux de hasard ou d'adresse, chants et danses) et de

copieux repas.

### La bûche de Noël



La coutume voulait que, la veille de Noël, on aille chercher une énorme bûche de bois franc, appelée bûche de Noël, et qu'on la rapporte à la maison en grande pompe. Le soir de Noël, le maître de maison la plaçait dans l'âtre, procédait à des libations, en arrosant le tronc d'huile, de sel et de vin cuit et récitait des prières de circonstance. Dans certaines familles, c'était les jeunes filles

de la maison qui allumaient la bûche avec les tisons de celle de l'année précédente, qu'on avait pris soin de conserver précieusement. Dans d'autres familles, c'était plutôt à la mère que revenait ce privilège. Les cendres de cette bûche avaient, dit-on, la propriété de protéger la

maison de la foudre et des pouvoirs maléfiques du diable. Le choix de l'essence du bois, les pratiques d'allumage et la durée de combustion constituaient un véritable rituel pouvant varier selon les régions. Cette coutume, remontant au XIIe siècle, avait cours dans la plupart des pays européens, notamment en France et en Italie, où la bûche de Noël était appelée ceppo.

### Le sapin de Noël

Au cours du XVe siècle, les fidèles commencèrent à l'installer dans leurs maisons, le 24 décembre, jour de la fête d'Adam et Ève. Toutefois, le premier arbre de Noël tel que nous le connaissons, mais sans lumières encore, serait apparu en Alsace en 1521. Il fut ensuite introduit en France par la princesse Hélène de Mecklembourg qui l'apporta à Paris en 1837, après son mariage avec le duc d'Orléans. Au XVIIIe siècle, la coutume du sapin décoré était déjà bien implantée en Allemagne, en France et en Autriche.

Le sapin de Noël de la reine Victoria ▼



En 1841, le prince Albert (originaire d'Allemagne), époux de la reine Victoria, fit dresser un arbre de Noël au château de Windsor, en Angleterre. De la cour, la mode du sapin de Noël se répandit rapidement chez la bourgeoisie et se propagea ensuite chez les gens du peuple. À l'époque victorienne, un beau sapin de Noël devait avoir six hauteurs de branches et être posé sur une table recouverte d'une nappe de damas blanc. On le parait de guirlandes, de bonbonnières et de fleurs en papier. Son introduction au Canada se fit vers la fin du XVIIIe siècle, avant même qu'il ne devienne une pratique courante en Angleterre. Les divers éléments servant à son ornementation furent d'abord conçus à la

maison, avant d'être produits en industrie. Au milieu du XVIIe siècle, l'illumination du sapin se faisait au moyen de petites bougies.

**Chrétien de Troyes** mentionne peu cette fête si ce n'est pour évoquer dans *Perceval ou le Conte du Graal*, des vers 8245 à 8255, la longueur du repas célébrant la Nativité :

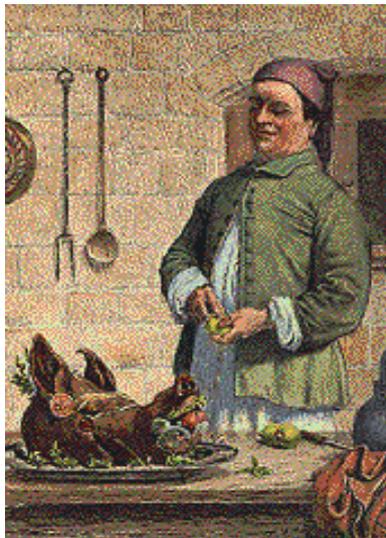
*"Mes sire Gauvains coste a coste  
[Monseigneur Gauvin invita son hôte]  
Fist delez lui mangier son oste,  
[à manger à côté de lui]  
Et li mangiers ne fut pas corz,  
[et le repas ne fut pas bref]  
Qu'il dura plus que uns des jorz*

[car il dura plus que ne dure]  
*Antor Natevit  ne dure,*  
[une de ces journées autour de la Nativité]  
*Qu'il fu nuiz serree et obscure*  
[il faisait nuit noire et obscure;]  
*Et mout i ot ars gros tortiz*  
[et l'on avait brûlé beaucoup de grosses torches]  
*Einz que li mangiers fust feniz.*  
[quand le repas fut terminé.]  
*Sor li mangier ot mout paroles,*  
[Durant le repas, on échangea bien des paroles,]  
*Mout i ot dances et caroles*  
[et il y eut beaucoup de danses et de caroles (danse en  
rond)]  
*Après li mangier, einz qu'il colchassent.*  
[avant que tous n'aillent se coucher.]"



**Madame de Sévigné**, dans la nuit de Noël de l'an 1677, offrit un réveillon, dans son merveilleux hôtel Carnavalet. D'après le cérémonial accoutumé, Coulange met le feu à la bûche de Noël, dans la grande cheminée Henri II. La table est garnie au centre d'un agneau tout entier. Sur l'immense dressoir, qui occupe tout un panneau de la salle, des orangers encadrent les aiguières et la vaisselle d'argent et de vermeil.

Le réveillon se prolonge au milieu des huit services dont la simple énumération, en sa consistance abondante et variée, suffirait à soulever d'effroi les estomacs de notre temps. Qu'il nous suffise d'indiquer qu'après les soupes, les entrées, les deux services de rôtis, gros et menu gibier, le service des poissons : saumon, truite et carpe, parurent deux énormes buissons d'écrevisses flanqués de quatre tortues dans leur écaille. Au sixième service, on en était encore aux légumes : cardons et céleris, et le huitième service termina le repas par les amandes fraîches et les noix confites, les confitures sèches et liquides, les massepains, les biscuits glacés, les pastilles et les dragées. Les meilleurs crus de Bourgogne et des côtes du Rhône avaient arrosé les divers services dit repas, le muscat de Languedoc restant réservé aux babioles du dessert.



**Le jour de Noël, M. de Talleyrand** avait l'habitude de servir à ses invités l'oie traditionnelle dont il avait lui-même imaginé la recette. Vous plaît-il de la connaître ? « Foncez une casserole de bandes de lard et de tranches de jambon. Veuillez ajouter quelques oignons piqués de clous de girofle, une gousse d'ail, un peu de thym et de laurier. Sur ce matelas parfumé, posez une oie grassouillette, bien jeune, bien tendre, soigneusement farcie de son foie et de crêtes de coq ; arrosez généreusement de sauternes, semez une pincée légère de muscade, et laissez tomber quelques gouttes d'orange amère. Couvrez enfin de papier beurré et, feu dessus, feu dessous, faites partir ».

## Ils rouissaient leur chanvre dans le ruisseau du moulin... Castelnau Médoc – 1810

**1810** - Un moulin à Castelnau, au lieu le Foulon. Un ruisseau, le Dehès faisait tourner les roues. Des « particuliers » pour rouir leur chanvre avaient fait quelques aménagements : construction de batardeaux, mise en place de mottes de « gazon ». Ce qui gênait l'écoulement des eaux. Le propriétaire du moulin, se référant à un arrêté du Préfet avait fait citer à comparaître les fauteurs de troubles.

**1810** - Un ruisseau : le Déhes. Il prend sa source vers Saint Raphael au sud de Castelnau et se jette dans la Jalle de Castelnau. Sur ce ruisseau, un moulin au lieu-dit « au Foulon ». Fonctionnait-il toujours comme un moulin à foulon ? Ce n'est pas certain. Le propriétaire, un dénommé Damas, a fait constater le 20 septembre 1810 par l'adjoint au maire de Castelnau « *que divers particuliers mettent rouir leur chanvre dans le ruisseau, appelé le Déhes, que par cette entreprise le cours des eaux est arrêté* ». Aussi a-t-il fait citer trois hommes et une femme habitants des lieux-dits de village voisins, situés en amont du moulin, à comparaître devant le Tribunal de Justice Rurale. (Lire texte ci dessous).

### **Arrêté du Préfet du 3 fructidor an 9 (21 août 1801)**

*Les maires notifieront sur le champ aux propriétaires des chanvres qu'ils ayent à les oter dans vingt quatre heures, des fontaines, Ruisseaux, fosses, et généralement de toutes les Eaux ou abreuvoirs des animaux domestiques.*

*Faute pour eux d'obéir, les chanvres seront otés à leurs frais et les adjoints traduiront les délinquants devant les tribunaux de police pour être condamnés aux peines prévues par les Lois.*

**Audience du 25 septembre** : le Sieur Damas demande que les parties citées « *fussent déclarées en contravention à l'arrêté du Préfet du 3 fructidor an 9* », qu'elles soient condamnées aux peines de simple police et « *davoir à enlever dans les 24 heures le chanvre... et dans le même délai d'enlever les batardeaux et gazons... et aux dépens* ».

Raymond Castaing, Guille, Marie Baulé dite Mariotte et Seguin se défendent : ils ne connaissaient pas l'arrêté du préfet. Ils ont fait ce qu'ils avaient fait de tous temps. Ils précisent qu'il y a « *plusieurs particuliers soit dans la commune d'Avensan, Salaunes, Sainte-Hélène qui comme eux ont mis à rouir leur chanvre dans le même ruisseau* »... » « *ils doivent contribuer à rétablir le cours des eaux* »... et être mis en cause.

**Audience du 20 octobre.** Outre les quatre déjà cités, ils sont 30, entassés, à comparaître. Ils sont venus d'Avensan (16), de Castelnau (4), de Sainte-Hélène (1), et de Salaunes (1). Deux ne se sont pas déplacés.

Les personnes présentes ont avancé pour leur défense les mêmes arguments que lors de l'audience précédente : leur méconnaissance de l'arrêté du Préfet et un usage habituel du rouissage dans ce ruisseau.

Deux hommes – ils n'ont pas été contredits - ont déclaré ne pas avoir mis de chanvre à rouir. Ils ont été relaxés.

Tous les autres ont été condamnés : « à enlever dans huitaine le chanvre qu'ils ont mis à Rouir dans la jalle ou Ruisseau de Dehes, et dans le même délai à détruire les batard d'eau qu'ils avaient élevés et Récurer la dite Jalle dans tous les Endroits où Ils peuvent l'avoir Comblée afin que les Eaux aient leur libre cours, leur fait inhibitions et d'effances de récidiver a lavenir a telle peine que de droit et les condamne a tous les dépens... ».

**Ont été cités à comparaître :**

**Avensan :** Marie Baulé dite Mariotte (Leujean), Seugin ( Pimbalem), Page, Munier, Bertrand Raymond, Veuve Jean Goffre, Jean Constantin, Pierre Goffre  
Guillem Boy, Moreau dit Crause, Raymond Poujeaux dit Pessac  
Bertrand Boy, Arnaud Maurin, Guillaume Pagau, Jean Giraud, Jean Adema, Arnaud Hostin

**Sainte Hélène :** Raymond Castaing (Surt), Guille (Gemeillan), Guilhem Boy dit hacha (Surt)

**Castelnau :** Feron ? dit Cote, Arnaud Eyrem, Dubos dit Guidere

**Salaunes :** Toules, Bedet, Arnaud Seguin, Berneche et Baron

Deux absents : François Camin et Crec

Sources : ADG 4 U 18/24

**Pour en savoir plus sur le travail du chanvre :**

**Rouir :** faire tremper dans l'eau pendant un certain temps, les plantes textiles, afin de séparer la partie filamenteuse utilisable, de la matière gommeuse et résineuse qui en unit les diverses fibres... En général le chanvre était roui en eau morte, tandis que le lin, pour rester blanc, était roui en eau courante. Source : Lachiver

**Texte du 20 septembre 1810**

*Mairie de Castelnau*

*Aujourd'hui vingt septembre mil huit cent dix,*

*Pardevant nous Adjoint du Maire de la commune de*

*castelnau, est comparu Mr Antoine Damas, propriétaire,*

*domicilié de cette commune, lequel se plaint que divers*

*particuliers Mettent Rouir leur chanvre dans le Ruisseau*

*appelé le Ruisseau de Déhès lieu de Lagrausse que par*

*cette entreprise le cours des esaux est arrêté, ce qui porte*

*un préjudice considérable au comparant à raison du moulin qu'il*

*possède au lieu appelé au foulon présente commune; à cet effet ledit sieur Damas nous requiert qu'il nous plaise vouloir nous transporter sur les lieux sus relatés à quoi ayant obtempéré et ou étant en sa compagnie le dit sieur Damas nous aurait fait remarquer et nous aurions reconnu que dans la partie du midi dudit ruisseau en longeant vers le nord environ cinq cent pas une quantité considérable de chanvre rouissait dans ledit ruisseau, que pour en faciliter le rouissage les particuliers avaient pratiqué des batards d'eau et avaient en différents endroits élevé du gazon, ce qui empêche les eaux de secouler vers leur destination, en sorte que le moulin du comparant ne peut moudre, attendu le deffaut d'eau; le dit sieur Damas nous aurait également fait remarquer et nous aurions reconnu que dans la partie du midi dudit ruisseau à prendre au pont de la grausse en suivant dans la partie du nord environ deux cent pas, le ruisseau était totalement comblé par l'effet des motes de gazon qu'on avait élevées et hors d'état de pouvoir laisser un libre cours aux eaux; qu'il est instant qu'il soit recuré avant la saison pluvieuse dans la partie sus relatée.*

*il parait par les divers rapports qui nous ont été faits que les nommés Raymond Castang du village des surts commune de sainte hélène, Guille de Gemeillan, Marie Baulé de Leogean dit Mariotte et Seguin de pimbalem sont en partie les auteurs du délit dont se plaint ledit sieur Damas, de tout quoi avons dressé le présent procès verbal en execution de l'arreté de Monsieur le Préfet du 3 fructidor An 9. Art 1er, pour être remis à l'huissier de La Justice de Paix du canton de Castelnau qui est chargé de citer devant le Tribunal de la Police Rurale les denommes ci dessus; le Sieur Damas a signé avec nous*

*Fait le jour et an susdit  
Illisible Damas*

# Anne de Bretagne La dernière duchesse

(25 janvier 1477 – 9 janvier 1514)



Fille et héritière de François II, dernier duc de [Bretagne](#), Anne est mariée par procuration à l'empereur Maximilien 1er dans l'espoir de soustraire le duché à l'avidité du gouvernement de Charles VIII, roi de France.

Elle n'en est pas moins contrainte d'[épouser celui-ci](#) en 1491, au château de Langeais. Le couple aura cinq ou six enfants dont aucun ne survivra.

Après son veuvage, redevenue duchesse de plein droit, elle négocie chèrement son remariage avec le successeur de Charles VIII, son cousin Louis d'Orléans, devenu [Louis XII](#).

Le couple aura cette fois huit enfants dont survivront seulement deux filles.

Anne voudrait que l'aînée, Claude, épouse l'empereur Charles Quint (le petit-fils de son ex-fiancé Maximilien !). C'est toujours pour préserver l'indépendance de son cher duché, dans lequel, depuis son premier mariage, elle n'a eu l'occasion de séjourner que quelques mois au total.

Mais sitôt après sa mort, le 8 mai 1514, Claude épouse François d'Angoulême, cousin et héritier légitime de Louis XII, qui deviendra roi le 1er janvier suivant sous le nom de François 1er. Sa soeur cadette Renée est mariée en 1518 au duc de Ferrare.

La reine Claude, chère au coeur des Français, mourra en 1524, à 24 ans après avoir donné le jour à sept enfants et laissé son prénom à une prune... La Bretagne sera officiellement rattachée au royaume en 1532.

## Rixe entre compagnons boulangers et ouvriers maréchaux Cenon Labastide - 1840



Jalousie entre corps de métiers, excès de boisson ? On ne sait ce qui a occasionné l'attaque de deux ateliers de maréchalerie à Cenon Labastide. On devine l'embarras de l'adjoint au maire qui a été appelé en l'absence du commissaire de police. La force armée a été sollicitée. On ne déplore que des blessés légers chez les compagnons; ceux-ci, comme il de coutume, ne sont connus que par leur surnom : Lyonnais et Poitevin. Quant aux assaillants, ouvriers boulangers, après leurs commis leurs méfaits, ils courraient toujours.

*Ce jour'huy 18 juin 1840 à midi nous Guillaume D Lafaugère, adjoint au maire de Cenon Labastide avons été requis par le Sr Pouzat dit Bordelais, maréchal ferrant, habitant de cette commune de nous transporter à son domicile pour y interposer notre autorité afin de rétablir l'ordre troublé par des compagnons boulangers qui ont assailli ses ouvriers. Ledit Pouzat nous ayant déclaré n'avoir pu découvrir Mr le Commissaire de police, nous avons déféré à sa réquisition et nous avons recueilli des personnes présentes les renseignements suivants sur la rixe qui venait d'avoir lieu.*

*Trois compagnons boulangers, après avoir bu dans plusieurs cabarets de Labastide et y avoir chanté des chansons les plus provocatrices contre les compagnons maréchaux et autres se sont présentés dans l'atelier de maréchalerie du Sr Pouzat. L'un d'eux a demandé du feu pour allumer sa pipe. Aussitôt, l'un des ouvriers du Sr Pouzat lui a donné du feu. Le compagnon boulanger lui a demandé s'il était maréchal. A sa réponse affirmative, il lui a prodigué les injures les plus grossières aux quelles le maréchal a riposté par un coup de poing. Aussitôt les deux autres compagnons boulangers se sont précipités sur les maréchaux, les ont frappés avec des marteaux et autres outils qu'ils ont trouvés sous la main. Les voisins accourus au bruit ont séparé les combattants et les boulangers ont été expulsés de l'atelier. Nous avons reconnu que l'un des maréchaux, dit Lyonnais avait reçu une forte contusion à la tête. L'autre, dit Poitevin avait été frappé au bras.*

*Les agresseurs n'ont pas discontinué de se promener dans les rues de Labastide et vers quatre heures de l'après midi, ils se sont présentés à l'atelier de maréchalerie des Srs Mélaç père et fils, en manifestant par les propos et leurs gestes qu'ils avaient l'intention de provoquer aussi les ouvriers de cet atelier. Mais le Sr Mélaç fils a, par son sang froid, empêché ses ouvriers de répondre et a réussi d'éloigner de sa boutique les provocateurs pris de vin.*

*Sur l'avis qui en avait été donné au poste du pont à bordeaux par le Sr Pouzat et sur notre invitation deux fusiliers de la ligne sont venus de ce côté-ci du pont. Mais les forces étant insuffisantes, j'ai eu la satisfaction de voir arriver Mr Lassime, commissaire de police à Bordeaux, assisté de quelques gendarmes et le fonctionnaire n'ayant pu arrêter les coupables a dressé son procès verbal sur les lieux et a donné des ordres qu'un piquet d'infanterie se trouvât ce soir à ma disposition dans le cas où une nouvelle rixe rendrait l'emploi de la force armée nécessaire. Le tout quoi, nous avons dressé le présent procès verbal les jours, mois et an que dessus.*

*L'adjoint au maire de Cenon Labastide  
D Lafaugere*

## ORIGNE - Décès d'un curé irlandais

par Paperol.

28 mai 1752.



Origne (petite commune du Sud Gironde) a perdu son ancien curé, Demetius Molony, 72 ans. Il partageait la vie de ses paroissiens depuis 37 ans. Mais il n'était pas d'ici; il était né en Irlande vers 1680. Comme un certain nombre de ses compatriotes, il avait fui les persécutions contre les catholiques; comme eux, il avait trouvé refuge au séminaire irlandais de Bordeaux, fondé en 1603 où ils recevaient une formation religieuse de qualité. Après, ils pouvaient revenir en Irlande, alors pays de mission. Mais la plupart sont restés en pays bordelais, vicaires ou curés d'un certain nombre de paroisses. Il faut dire qu'ils étaient les bienvenus, le diocèse de Bordeaux étant loin d'être une pépinière de vocations.

*« la lande est inculte, souvent pleine d'eau pendant l'hiver, le pays est couvert de bois et de forêts de pins. Le restant de la paroisse, c'est à dire la majeure partie, est un terrain qui tient de la nature du sable, aussi n'y recueille-t-on que des seigles et des millets »* Telle était le bénéfice d'Origne en 1715 quand Démétrius Molny en a pris possession. . . Un train de vie modeste. Sa dîme : *« consiste en seigles, pannis et agneaux et quelquefois il y a quelques essaims et abeilles. On paye la dixme d'onze un »*. Les registres paroissiaux témoignent de la vie des habitants de la lande. Il est reconnu par ses paroissiens comme un pasteur zélé et attentif : *« un homme de mérite distingué, que les suppliants auront toujours en vénération, qui est regretté de toute la paroisse et du voisinage pour sa vertu et sa piété »*.

Pensait-il parfois à la verte Irlande ?

D'après « Les curés irlandais d'Origne en Gironde au XVIIIème siècle ». Revue « Garona » N° 11. Auteur Jean-Pierre Méric.

Pour en savoir plus : Loupès (Philippe), « Les ecclésiastiques irlandais dans le diocèse de Bordeaux sous l'Ancien régime », Revue historique de Bordeaux, 1974, p.181.

## L'itinéraire sauvage des frères Pollet se termine sur l'échafaud

On les avait appelés « Les chauffeurs ». Tout bêtement parce qu'ils chauffaient (ils brûlaient !) les pieds de leurs victimes pour leur faire avouer où elles cachaien leur pécule. Entres autres cruautés. C'était au début du XIXe siècle, et leur sinistre tradition s'est vite éteinte. Sauf dans cette région, où les frères Pollet, cent ans après, ont fait revivre ces drôles de manières. Ils ont fini sur l'échafaud...

Ce n'était pas une terreur, Abel. Tout juste un contrebandier un peu plus fruste que la moyenne, qu'on connaissait surtout, à Hazebrouck, pour ses colères et ses mauvaises manières. Comme son frère, Auguste. Le même en plus timide. Drôle de famille, tout de même, les Pollet. Capables de s'endimancher pour la messe, puis de voler, à la sortie de l'église, de quoi faire ripaille pour le reste de la semaine à l'étal d'un commerçant ébahi, qui ne reste qu'avec des ruines...

Alors, on est à peine surpris, le 28 juillet 1901, quand Abel est arrêté, avec un complice, pour avoir tenté de s'introduire chez des agriculteurs, à Vieux-Berquin, près d'Hazebrouck. Trois ans de prison. Une péripétie, pour d'autres, une catastrophe pour lui.

À Loos, il rencontre les cadors de la pègre d'alors et s'encanaille. Se perd. Il n'est déjà plus un ange, à ce moment-là, mais pendant ce séjour, c'est comme s'il avait vu le diable.

À sa sortie, il ne veut plus des butins dérisoires de ses « virées » d'avant, avec son frère, quand ils ramenaient trois jambons d'une ferme de Vermelles, des patates de Laventie, une bicyclette de Saily-Labourse ou quelques montres de Lens.



**Carnage à Violaines, horreur à Bailleul**

Le 17 juillet 1905, c'est pour voler de l'argent que les deux frères s'introduisent chez M. Deron, un cultivateur de 77 ans, à Calonne-sur-la-Lys. Le vieux se réveille au mauvais moment : ils le rouent de coups de bâtons et le laissent pour mort. Il survivra. C'est le début d'une sanglante épopée, d'une fuite en avant qui sèmera la terreur dans tout le Nord - Pas-de-Calais, et même jusqu'en Belgique.

Le 16 août, à Locon, près de Béthune, la vieille Mme Lenglemetz aura moins de chance que M. Deron. Son mari survit, mais elle meurt.

Leur cabaret est mis à sac, dévalisé.

C'est à ce moment qu'Abel rencontre Théophile Deroo, qui finira également sur l'échafaud, et avec lequel il écume les fermes isolées et les maisons où ils croient pouvoir trouver de l'argent. Chaque fois que quelqu'un vient les déranger, ou qu'ils ne trouvent pas ce qu'ils cherchent, ils cognent. Sauvagement.

Les « bandits d'Hazebrouck » font peur, les agriculteurs vivent dans l'angoisse, la région tremble.

Le 2 janvier 1906, une autre attaque sauvage, sans pitié, coûte la vie à Mme Louzie, 72 ans, à Crombèke, en Belgique.

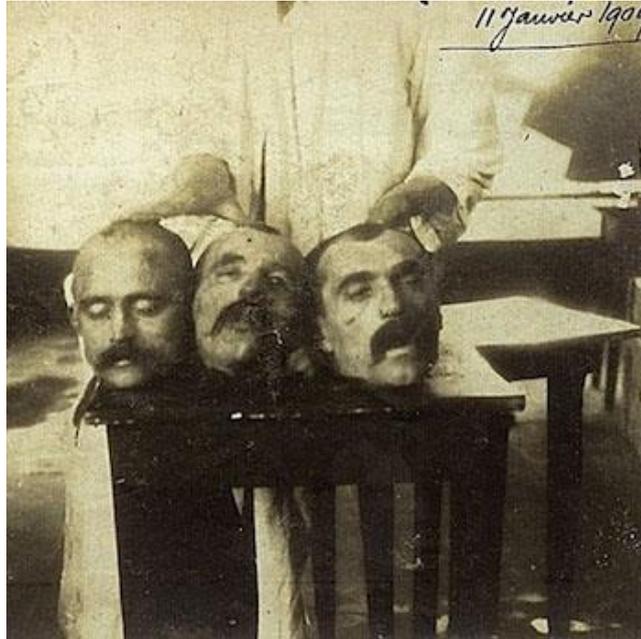
Le 20 du même mois, c'est un véritable carnage, à Violaines, où les époux Lecocq, 81 et 79 ans, et leur fille Euphrosine, 55 ans, sont retrouvés assassinés, baignant dans leur sang.

Derrière eux, les bandits ont laissé une maison en ruine, une scène d'horreur qui raconte les souffrances endurées par les trois victimes.

C'est parce qu'ils ont fait chou blanc à l'église et la mairie que les frères Pollet, Deroo et Vromant, une autre recrue d'importance, se sont introduits dans la grande maison des Lecocq. Ils en sont partis avec 8 000 francs en or, des bijoux et du liquide.

Il y aura encore une autre attaque sanglante, à Bailleul, où un autre vieux fermier s'en tire par miracle, et puis, au mois de mai 1906, un beau-frère d'Abel Pollet le dénonce à la gendarmerie. On ne saura jamais pourquoi : l'homme mourra avant le procès.

Un spectacle, ce procès, à la cour d'assises de Saint-Omer ! Dans le box, ils sont vingt-sept, pour la plupart des comparses occasionnels. D'ailleurs, cinq seront acquittés. Dix-huit seront condamnés à des peines de trois à sept ans de prison, tandis que les frères Pollet, ainsi que Deroo et Vromant sont condamnés à mort, au terme d'un procès de neuf jours (du 16 au 26 juin 1908) au cours duquel les accusés s'invectivent entre eux. Les frères Pollet insultent les témoins et leur vie s'étale dans toute sa cruauté, leurs instincts dans ce qu'ils ont de plus primaires.



### **Quatre têtes en douze minutes...**

Le 11 janvier 1909, à sept heures, Anatole Deibler, « exécuteur des hautes oeuvres », vient chercher les quatre hommes à la prison de Béthune pour les emmener sur la place où, la veille, a été montée la guillotine qu'il a apportée avec lui de Paris.

Là, ils sont plus de dix mille à crier « à mort ! », « salauds ! », à exulter, à cracher un mélange de haine et de soulagement, à attendre le spectacle cruel des quatre têtes qui tomberont, en douze minutes, dans une malle d'osier.

Deroo, d'abord, puis Vromant, Auguste Pollet, sans un mot, terrorisés. La foule, déchaînée, chante « C'est Abel, Abel, Abel, c'est Abel qu'il nous faut... » Abel arrive à son tour. Arrogant, hystérique. Il défie la foule et hurle : « À bas les calotins ! » Sa tête sur le billot, il crachera encore : « Merde, merde, et encore merde !.. » Et le bruit sec du couperet. La bande des frères Pollet n'est plus.

L'histoire retiendra aussi qu'après les déchaînements de liesse qui ont accompagné leur exécution, ils auront été les derniers à être guillotins en public...

## **Sacré dimanche !**

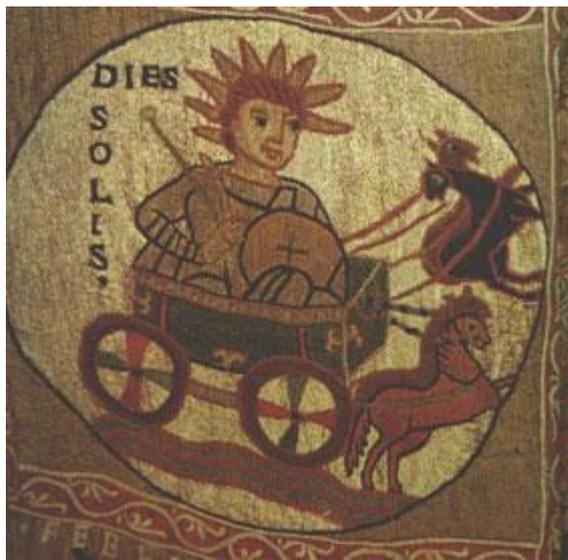
### **Le dimanche ? C'est après le samedi !**

Les juifs ont inventé le sabbat (d'un mot hébreu qui veut dire « *repos* »), quelques siècles avant notre ère, mais c'est aux [Assyriens](#) que revient l'invention de la semaine, au XIXe siècle avant notre ère.

Son nom vient du latin *septimana*, « *septième* », adjectif qui renvoie à l'adoption par le monde romain de la division assyrienne du temps en périodes de sept jours. Les Assyriens choisirent ce chiffre après avoir observé le cycle de la Lune d'une durée totale de vingt-huit jours (à peu de chose près), divisée en quatre périodes.

Toujours la tête dans les étoiles, les habitants de la Mésopotamie baptisèrent les jours d'après le nom des planètes et cette tradition fut reprise par les Romains : *Soleil, Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus* et *Saturne*.

En sacralisant le septième jour, soit le sabbat, et en le vouant à la prière, loin des contingences quotidiennes, les juifs manifestent l'alliance entre Dieu et son peuple. Pour les rabbins, l'obligation du repos hebdomadaire a aussi la vertu de libérer les hommes de l'esclavage du travail en leur permettant d'y échapper au moins un jour sur sept. C'est la « *re-création* » (ou *récréation*), le moment où chacun reconstitue ses forces mentales, spirituelles et physiques.



Aux premiers temps du christianisme, quand les fidèles de la nouvelle religion s'attachèrent à célébrer le jour de la Résurrection, ils choisirent opportunément le *solis dies*, le « *jour du Soleil* » des Romains (toujours reconnaissable dans le *sunday* anglais). Ainsi naquit le dimanche (du latin *domenica dius* :

« *le jour du Seigneur* »), substitut chrétien au sabbat.

Dans certains pays comme les États-Unis ou le Canada, de même qu'en Israël, se perpétue la tradition antique de faire débiter la semaine le dimanche. Mais dans la plupart des pays de culture chrétienne, c'est le lundi qui a fini par se placer en *pole position*, sans doute parce qu'il est apparu étrange de débiter une période de travail par du repos.

Les sociétés musulmanes ont choisi le vendredi comme jour de repos pour se différencier des chrétiens et des juifs et débiter la semaine le dimanche.

### **Se reposer ne signifie pas ne rien faire**

L'empereur [Constantin le Grand](#), en 321, s'est penché sur le calendrier avant de décréter que, « *au jour vénérable du soleil, les magistrats et les habitants se reposent et que tous les ateliers soient fermés* ». Plus de « *travaux serviles* » donc, mais les activités agricoles sont encore autorisées.

Voici notre dimanche devenu non seulement un jour de prière mais aussi de repos, à l'image du sabbat.

Pour clarifier la situation, les autorités religieuses puis politiques établissent la liste des activités autorisées ou non : plus de possibilité de faire des affaires sur les marchés par exemple pour les commerçants de l'époque carolingienne, un demi-siècle après Constantin.

Au Moyen Âge, les dimanches mais aussi les fêtes religieuses ou votives agrémentent le calendrier de très nombreuses occasions de repos et de rencontres festives. Plus d'un jour sur trois est chômé. Autant dire que nos ancêtres n'avaient rien à nous envier en matière de congés (payés ou non).

La participation à la messe dominicale est encouragée et les croyants sont invités à faire œuvre charitable et visiter les humbles et les malades. Mais sans beaucoup de succès... Le clergé regarde d'un œil soupçonneux ces cabarets attenants à l'église, refuges pleins de vie pour les habitants des hameaux venus au bourg passer la journée.

À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, la messe dominicale devient dans les villages un rituel social. L'habitude se prend de sortir ses plus beaux atours pour aller à la messe rencontrer ses coreligionnaires ...et se montrer !



Un dimanche après midi sur l'île de la Grande Jatte de G. Seurat 1866

Aux Temps modernes, sous l'influence de la [Réforme](#) protestante et de la [Contre-Réforme](#) catholique, les préconisations dominicales se font plus sévères qu'aux siècles précédents.

Par un retour aux sources bibliques, les puritains de Grande-Bretagne, les luthériens d'Allemagne et les calvinistes de Genève et des Pays-Bas imposent un repos dominical d'une extrême rigueur, avec en particulier la fermeture des débits de boissons, dont subsistent encore la trace en Europe centrale et même outre-Manche, en dépit de la libéralisation des moeurs.

Les pays catholiques manifestent une bien moindre sévérité, au grand dam du clergé. En 1644, sous le règne de [Louis XIV](#), l'évêque d'Évreux accuse le diable, « *pour profaner le dimanche, d'introduire les danses, les chansons dissolues, les gourmandises, les ivrogneries, les querelles* » ! D'ailleurs, les prédicateurs n'affirment-ils pas que des hommes ont reçu la foudre pour avoir labouré pendant l'appel à la prière du dimanche ? (...)



Christine Dabé les Amis d'Hérodote 2014

## Goya à Bordeaux (1824-1828)

### Exil de Goya en France

En mai 1823, la troupe du [duc d'Angoulême](#), les *Cien Mil Hijos de San Luis* (« les Cent Mille Fils de Saint Louis ») ainsi que les appellent alors les Espagnols, [prennent Madrid](#) dans le but de restaurer la monarchie absolue de [Ferdinand VII](#). Une répression des libéraux qui avaient soutenu la [constitution de 1812](#), en vigueur pendant le [Triennat libéral](#), a alors immédiatement lieu. Goya — de même que sa compagne Leocadia Weiss — a peur des conséquences de cette persécution et part se réfugier chez un ami chanoine, José Duaso y Latre. L'année suivante, il demande au roi la permission d'aller en convalescence au balnéaire de [Plombières-les-Bains](#), permission qui lui sera accordée.



Goya arrive en été 1824 à [Bordeaux](#) et continue vers Paris. Il revient en septembre à Bordeaux, où il résidera jusqu'à sa mort<sup>62</sup>. Son séjour en France n'a été interrompu qu'en 1826 : il voyage à Madrid pour finaliser les papiers administratifs de sa retraite, qu'il obtient avec une rente de 50 000 réaux sans que Ferdinand VII oppose quelque empêchement que ce soit.

Les dessins de ces années, rassemblés dans l'*Álbum G* et l'*Álbum H*, rappellent les [Disparates](#) et les *Pinturas negras*, et réunit les estampes de la vie quotidienne de la ville de Bordeaux qu'il récupère lors de ses ballades habituelles, comme c'est le cas dans le tableau [la Laitière de Bordeaux](#) (entre 1825 et 1827).

Plusieurs de ces œuvres sont dessinées avec un [crayon lithographique](#), en consonance avec la [technique de gravure](#) qu'il pratique ces années-là, et qu'il utilise dans la série de quatre estampes des [Taureaux de Bordeaux](#) (1824-1825). Les classes humbles et les marginaux ont une place prépondérante dans les dessins de cette période. Des vieillards qui se montrent avec une attitude joueuse ou faisant des exercices de cirque, comme le *Viejo columpiándose* (conservé à l'[Hispanic Society](#)), ou dramatiques, comme celui du double de Goya : un vieux barbu qui marche avec l'aide de bâtons intitulé *Aún aprendo*.

Il continue à peindre à l'huile. [Leandro Fernández de Moratín](#), dans son épistolaire<sup>63</sup>, source principale d'informations sur la vie de Goya pendant son séjour en France, écrit à Juan Antonio Melón qu'il « peint à l'arrache, sans vouloir jamais corriger ce qu'il peint<sup>64</sup> ». Les portraits de ces amis sont les plus remarquables, comme [celui qu'il fait de Moratín](#) à son arrivée à Bordeaux (conservé au [Musée des beaux-arts de Bilbao](#)) ou [celui de Juan Bautista Muguero](#) en mai 1827 (musée du Prado).



Le tableau le plus remarquable reste *La Laitière de Bordeaux*, une toile qui a été vue comme un précurseur direct de l'[impressionnisme](#). Le chromatisme s'éloigne de l'obscur palette caractéristique de ses *Peintures noires* ; elle présente des nuances de bleus et des touches de rose. Le motif, une jeune femme, semble révéler la nostalgie de Goya pour la vie juvénile et pleine. Ce chant du cygne fait penser à un compatriote ultérieur, [Antonio Machado](#), qui, lui aussi exilé d'une autre répression, conservait dans ses poches les derniers vers où il écrit « Ces jours bleus et ce

soleil de l'enfance<sup>65</sup>. » De la même manière, à la fin de sa vie, Goya se remémore la couleur de ses tableaux pour tapisserie et accuse la nostalgie de sa jeunesse perdue.



*J'apprends encore*, de l'Album G ▲



Les taureaux de Bordeaux ▲

## Mort de Goya et devenir de ses restes

Le [28 mars 1828](#), sa belle-fille et son petit-fils Mariano lui rendent visite à Bordeaux, mais son fils Javier n'arrive pas à temps. L'état de santé de Goya est très délicat, non seulement pour la tumeur qui lui avait été pronostiquée quelque temps auparavant, mais aussi à cause d'une récente chute dans les escaliers qui l'oblige à rester au lit, duquel il ne se relèvera pas<sup>66</sup>. Après une aggravation au début du mois, Goya meurt à deux heures du matin du [16 avril 1828](#), accompagné à ce moment-là par sa famille et ses amis [Antonio de Brugada](#) et José Pío de Molina.

Le jour suivant, il est enterré au cimetière bordelais de [la Chartreuse](#), dans le mausolée de la famille [Muguiro e Iribarren](#)<sup>67</sup> aux côtés de son bon ami et père de sa bru, Martín Miguel de Goicoechea, mort trois ans plus tôt. Après un oubli prolongé, le consul d'Espagne Joaquín Pereyra, découvre par hasard la tombe de Goya dans un piteux état et commence en 1880 une série de démarches administratives pour transférer son corps à Saragosse ou à Madrid — ce qui est légalement possible, moins de 50 ans après le décès<sup>68</sup>. En 1888 (soixante ans plus tard), une première exhumation a lieu (lors de laquelle on trouve les dépouilles des deux corps éparpillés au sol), mais ne se conclut pas par un transfert, au grand dam de l'Espagne<sup>69</sup>. En 1899, les deux corps sont de nouveau exhumés et finalement transférés à Madrid. Déposés provisoirement dans la crypte de la [Église collégiale Saint-Isidore de Madrid](#), les corps sont transférés en 1900 à une tombe collective d'« hommes illustres » dans la [Sacramental de San Isidro](#) (es)<sup>68</sup>, avant de l'être définitivement en 1919 à l'[église San Antonio de la Florida de Madrid](#), au pied de la coupole que Goya avait peinte un siècle auparavant<sup>N 16</sup>.



[Leandro Fernández de Moratín](#)



[Portrait de Juan Bautista Muguero](#)

L'œuvre de Francisco de Goya commence approximativement en 1771 avec ses premières fresques pour la basilique du Pilar à Saragosse et termine en 1827 avec ses dernières toiles, dont la Laitière de Bordeaux. Durant ces années, le peintre produisit presque 700 peintures, 280 gravures et plusieurs milliers de dessins.

L'œuvre évolua depuis le rococo, typique de ses cartons pour tapisseries jusqu'aux très personnelles peintures noires, en passant par les peintures officielles pour la cour de Charles IV d'Espagne et de Ferdinand VII d'Espagne.

La thématique goyesque est ample : le portrait, les scènes de genre (chasse, scènes galantes et populaires, vices de la société, violence, sorcellerie), les fresques historiques, religieuses, ainsi que des natures mortes.

Cet article est consacré à Goya et à ses œuvres uniquement durant son exil en France

Chistine Dabe déc 2014 Internet

M. Ducluzere de Serignac Paris, le 30 Juin 1814  
Officier au régiment d'Antony  
dép't de la Dordogne

N.° 133.

Monsieur

J'ai l'honneur de vous prévenir que Son Altesse  
Royale Monsieur le Duc d'Angoulême  
a bien voulu vous accorder la décoration de la Fleur  
de Lys.

Vous voudrez bien <sup>en informer</sup> ~~vous présenter chez~~ M. le  
Ministre de la Guerre, lui donner votre nom,  
pour qu'il soit porté sur l'état de cette décoration.

Le C<sup>te</sup> de Damary

**Les jouets fabriqués à Bordeaux par les mutilés de la  
grande guerre**



En 1916, pendant la grande guerre, de nombreux blessés et mutilés sont envoyés à Bordeaux. La ville est loin du front et elle possède plusieurs hôpitaux spécialisés dans les grands traumatismes. Une école de rééducation fonctionnelle, dirigée par le docteur Gourdon, ouvre le 1<sup>er</sup> décembre 1915, rue du Hamel. Les demandes d'inscription conservées aux archives départementales sont particulièrement émouvantes. Merlin Gustave, blessé le 15 octobre 1914, à Berry au Bac a perdu son bras et sa jambe gauches. Titulaire de la croix de guerre, il bénéficie du soutien du secrétaire général de la préfecture de la Haute Vienne. Ce dernier précise qu'à Limoges, il n'a pu trouver l'appareillage nécessaire. Son acceptation à Bordeaux lui permettra de "*préparer, à sa manière, sa propre revanche*". Le postulant précise dans sa modeste lettre "*qu'il vient ici pour obtenir des appareils articulés*". (1)

Quelques femmes courageuses décident d'aider les infirmes. A leur tête, se trouve Madame Léon Prom, représentante d'une grande famille bordelaise. Ensemble, elles créent, en liaison avec l'école de la rue Hamel, "*l'œuvre du jouet artistique français fabriqué par des mutilés de guerre*". Elles achètent un immeuble rue Naujac ; se procurent les machines outils nécessaires et sollicitent les marchands de bois locaux. Elles demandent au peintre militaire Job de dessiner des modèles de jouets inédits.

Les jouets sont en hêtre débité à la scie mécanique puis peints au pochoir. Les têtes sont fabriquées à l'emporte pièce. "Le poilu" - jouet le plus demandé - demande à lui seul plus de soixante manipulations. Malgré leur handicap et la faible rationalisation de la production, les amputés travaillent rapidement. Les mutilés atteints aux membres supérieurs, même ceux n'ayant qu'un bras peuvent "*profiter des avantages importants qui leur sont offerts*". Ils perçoivent un salaire de 5 francs par jour, et participent aux bénéfices de l'entreprise.

La première année l'usine produit la série complète des troupes alliées. Au début les jouets sont exclusivement militaires : le poilu, le mitrailleur, le porte-drapeau, le cuistot et sa collection de musettes, les brancardiers, les boches. Le maréchal Joffre, sur son cheval de bataille, Foch, inspectant l'horizon, Clemenceau, le vieux tigre et le père Thomas engoncé dans sa blouse bleue. Puis le catalogue se développe rapidement vers des horizons plus civils.

Un jouet seul est vendu entre 2 et 6 francs. Les animaux sur roues valent de 10 à 15 francs. Les prix des articles plus sophistiqués (étable, arche de Noé) atteignent 35 francs. Pour Noël ils sont exposés au magasin de l'œuvre au 29, cours de Tourny. La petite Gironde presse les bordelais d'acheter ces souvenirs en précisant toutefois que si le "*stock est considérable nos amis américains se chargent de le réduire à coup de dollars*". (2)

La date précise de la fermeture des ateliers de la rue Naujac n'est pas connue. Job offre un dessin à la revue de luxe "*Tourny Noël*" en 1922. Le journal "*le Gaulois*" du 7 décembre 1928 présente l'exposition vente qui s'ouvre à Paris au 184, boulevard Hausman.

De cet épisode philanthropique éphémère il ne reste pas grand-chose : l'atelier de la rue Naujac n'existe plus depuis longtemps, absorbé par les immeubles voisins.

## Noël 1914 extrait de Lettres de soldats

*Ma chère sœur Janet,*

*Il est 2 heures du matin et la plupart de nos hommes dorment dans leurs abris – mais moi je ne peux pas dormir avant de t'avoir raconté les merveilleux événements qui se sont passés cette veille de Noël. A vrai dire, ce qui est arrivé semble être un conte de fées, et, si je ne l'avais pas vécu moi-même, j'aurais du mal à y croire. Imagine simplement qu'alors que toi et la famille vous chantiez des chants de Noël devant la cheminée à Londres, ici j'ai fait la même chose sur le champ de bataille en France avec des soldats ennemis.*

*Comme j'ai écrit précédemment, ces derniers temps il n'y a pas eu de combats sérieux. Les premiers combats de cette guerre ont fait tant de morts que des deux côtés on se restreint jusqu'à ce qu'arrive la relève. Nous avons passé la plupart du temps à attendre dans nos tranchées.*

*Mais quelle terrible attente cela a été ! Sachant qu'à tout moment un obus pouvait exploser à côté de nous dans la tranchée, tuant ou blessant plusieurs d'entre nous. Dans la journée on osait pas lever la tête de peur de se prendre une balle d'un tireur d'élite d'en face.*

*Et la pluie, elle, est tombée presque tous les jours et s'est accumulée dans la tranchée. Nous avons dû l'évacuer avec nos gamelles. Et avec la pluie la boue s'est installée, une bonne couche de boue qui couvre et éclabousse tout et qui se colle à nos bottes. Notre nouvelle recrue s'est embourbée non seulement les pieds mais les mains lorsqu'il a essayé de s'extirper de la boue.*

*Mis à part cela, nous n'avons pas pu nous empêcher de manifester une certaine curiosité pour les soldats allemands de l'autre côté. Après tout, ils doivent affronter les mêmes dangers que nous, et sont aussi dans le même borbier. De plus leur première tranchée n'est qu'à quelques mètres de la notre. Entre eux et nous c'est le "no man's land" bordé de chaque côté par des barbelés. Mais ils sont suffisamment proches pour qu'on entende leurs voix.*

*Bien sûr, nous les haïssons quand ils tuent nos camarades. Mais à d'autres moments nous plaisantons sur leur compte et on a presque l'impression de partager quelque chose en commun. En fait, il semble qu'ils ressentent la même chose.*

*Justement, hier matin, la veille de Noël, nous avons eu droit à notre première gelée. Nous avions froid mais nous l'avons bien accueillie car au moins comme cela la boue a durci. Tout était recouvert de gelée blanche, et le soleil brillait sur tout. Un vrai temps de Noël !*

*Pendant la journée il y a eu peu des bombardements et d'échanges de tir à l'arme légère. Et comme le soir tombait pour la veillée de Noël, les tirs ont cessé complètement. Un silence total, le premier depuis des mois ! Nous espérions une journée de fête calme sans trop y compter. On nous avait mis en garde sur la possibilité d'une attaque allemande visant à nous prendre par surprise.*

*Je suis allé à l'abri pour me reposer et couché sur mon paletot j'ai dû m'endormir. Brusquement, mon ami John m'a réveillé en me secouant, me disant : "viens voir ce que les allemands sont en train de faire !". J'ai pris mon fusil, suis sorti dans la tranchée et j'ai passé ma tête avec précaution par dessus des sacs de sable.*

*Je n'avais jamais espéré voir une telle vue, étrange et agréable à la fois. Des tas de petites lumières brillaient tout le long de la ligne allemande, de gauche à droite aussi loin que les yeux pouvaient voir.*

*"Qu'est ce que c'est" ai-je demandé tout étonné ? John m'a répondu : "des sapins de Noël !" Et oui c'était bien des sapins que les allemands avaient placés devant leurs tranchées, avec des bougies ou lanternes qui éclairaient. Et puis nous avons entendu leur voix chantant : "Stille nacht, heilige nacht ..."*

*John nous a traduit "douce nuit, sainte nuit..." Je n'ai jamais entendu rien de plus agréable, plus sensé dans cette nuit calme et claire, légèrement éclairée par un quartier de lune. Une fois les chants terminés, les hommes dans nos tranchées ont applaudi. Oui, des soldats britanniques ont applaudi des allemands !*

*Puis l'un des nôtres s'est mis à chanter et nous l'avons tous accompagné. " the first Nowell the angel did say..."*

*A vrai dire, nous n'étions pas si performants que les allemands mais ils ont répondu en applaudissant avec enthousiasme et ils ont entonné un autre chant : " O Tannenbaum, O Tannenbaum..."*

*Puis nous avons répondu " O venez vous tous croyants ", mais cette fois ils ont repris en cœur en chantant la même chose en latin "Adeste fideles ..."*

*Des britanniques et des allemands qui chantaient à l'unisson au dessus du "no man's land" ! Rien de plus surprenant , et pourtant la suite allait l'être encore plus.*

*"Anglais venez ici"! nous avons entendu l'un d'entre eux dire. "Vous ne tirez pas, nous ne tirons pas"!*

*Dans la tranchée nous nous sommes tous regardés avec surprise. Puis l'un d'entre nous a crié en blaguant : "vous venez ici". A notre grande surprise, on a vu deux silhouettes au dessus de leur tranchée, puis enjamber les barbelés et s'avancer sans protection dans le no man's land. L'un des deux a dit "envoyer un officier pour parler".*

*J'ai vu l'un de nos hommes préparer son fusil et d'autres faire de même mais notre capitaine a crié "ne tire pas". Puis il a grimpé par-dessus le bord de notre tranchée pour rejoindre les allemands à mi chemin. Nous les avons entendu parler et quelques minutes plus tard le capitaine est revenu avec un cigare allemand à la bouche.*

*"Nous nous sommes mis d'accord pour qu'il n'y ait pas de tir avant minuit demain" a - t- il annoncé. "Mais les gardes restent en poste et les autres restent vigilants."*

*De l'autre côté on pouvait voir des groupes de deux ou trois sortant des tranchées et venant vers nous. Puis certains d'entre nous sont également sortis et en quelques minutes des centaines de soldats et officiers de chaque côté se serraient la main dans le no man's land alors qu'ils avaient essayé de se tuer*

*quelques heures auparavant.*

*Rapidement un feu de camp a été allumé, et nous nous sommes assis ensemble autour. Seuls quelques hommes connaissaient l'allemand, mais plus d'allemands connaissaient l'anglais. J'ai demandé à l'un d'entre eux pourquoi. "Parce que beaucoup ont travaillé en Angleterre ! avant la guerre j'étais serveur à l'hôtel Cecil*

*Un autre allemand avait été porteur à la gare de Victoria. Il m'a montré une photo de sa famille à Munich. Sa sœur aînée était si belle, je lui est dit que j'aimerais bien la rencontrer un jour. Il rayonnait et m'a dit qu'il aimerait beaucoup et il m'a donné l'adresse de sa famille.*

*Même ceux qui ne pouvaient pas discuter pouvaient néanmoins échanger des cadeaux – nos cigarettes pour leur cigares, notre thé pour leur café, notre bœuf en daube pour leur saucisses. Des décorations et des boutons ont changé d'uniformes et l'un des nôtres s'est promené avec l'un de ces horribles casques à pic ! j'ai moi-même échangé un couteau de poche pour une ceinture en cuir.*

*Mais après ces rencontres, je me demande jusqu'à quel point nos journaux nous disent la vérité. Ils ne sont pas les "barbares sauvages" sur lesquels on a tant lu. Ce sont des hommes avec des familles, des espoirs et des peurs, des principes et aussi l'amour de leur pays. En d'autres termes, des hommes comme nous. Pourquoi on veut nous faire croire autrement ?*

*Alors qu'il se faisait tard, quelques chants supplémentaires ont été entonnés autour du feu, et puis tous se sont joints pour un dernier chant. Nous nous sommes ensuite séparés en nous promettant d'autres conversations et peut être même un match de foot demain.*

*Alors que je me dirigeais vers nos tranchées, un vieil allemand m'a dit me serrant le bras: "mon dieu pourquoi nous ne pouvons pas avoir la paix et rentrer chez nous ?" Je lui ai répondu gentiment : " il faut poser la question à votre empereur." Il m'a regardé et après avoir réfléchi, il m'a répondu "peut être bien mon ami, mais, nous devons aussi nous poser la question dans nos cœurs".*

*Ainsi ma chère sœur, il y a t-il déjà eu un tel Noël dans l'histoire ? Et qu'est ce que cela veut dire cette impossibilité de devenir ami avec nos ennemis ?*

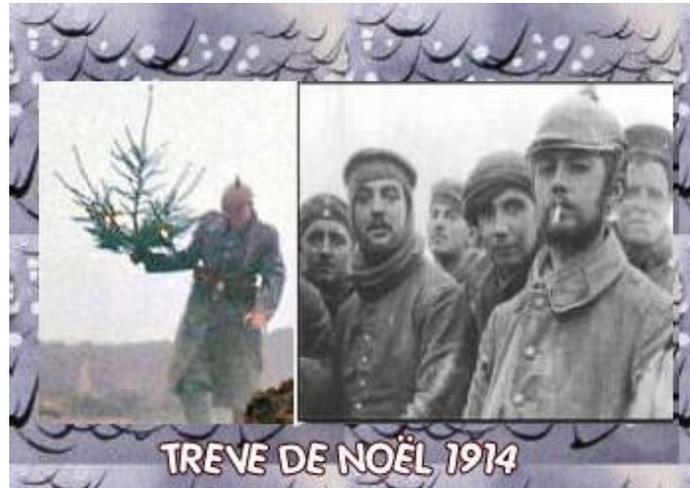
*En ce qui concerne le combat ici, cela ne veut pas dire grand-chose. Ces soldats sont des types décents mais ils suivent des ordres et nous faisons la même chose. En plus nous sommes là pour stopper leur armée et les renvoyer chez eux et nous ne pouvons pas échapper à ce devoir.*

*Mais, quand même, on peut toujours se demander ce qui se passerait si l'état d'esprit qui régnait ici imprégnait les nations. Bien sûr il y a toujours des disputes, mais que se passerait –il si nos gouvernants s'échangeaient des vœux au lieu de menaces. S'ils chantaient au lieu de s'injurier ? S'ils échangeaient des cadeaux à la place d'actes de vengeance ? Est-ce que les guerres ne se termineraient pas toutes d'un coup ?*

*Toutes les nations disent qu'elles veulent la paix. Mais ce matin de Noël je me demande si nous la voulons suffisamment ?*

*Ton frère qui t'aime*

Tom (lettre d'un soldat britannique à sa sœur)



Première page de la revue *Illustrated London News*, du 9 janvier 1915. Un soldat allemand s'approche de ses ennemis britanniques avec une lanterne et un petit arbre de Noël, et il organise un cessez-le-feu.

Autres témoignages

### **Marcel Decobert, lettre à ses parents**

« Le 26.12.14

Mes chers Parents,

Encore 36 heures de tranchées de faites, mais celles-ci se sont passées dans des conditions particulières que je vais vous raconter.

Nous étions cette fois à 25 m des tranchées allemandes, que nous distinguions très nettement. Ceux que nous relevions nous dirent: depuis 36 heures que nous sommes là ils n'ont pas tiré un seul coup de fusil pour ne pas être ennuyés par une fusillade inutile. C'était sensément un accord entre nous et eux

Dans la journée, j'avais entendu dire qu'ils nous avaient causé, échangé des journaux, des cigarettes même. Je ne voulais le croire tant que je n'en aurais pas eu la preuve par moi-même. Au jour, je risque vivement un oeil par dessus la tranchée, enhardi par le calme qui régnait des 2 côtés. Je recommence à regarder plus attentivement. A mon grand étonnement, j'aperçois un Bavarois (car ce sont eux qui étaient en face de nous) sortir de sa tranchée, aller au devant d'un des nôtres qui lui aussi avait quitté la sienne et échanger des journaux et une solide poignée de main. Le fait se renouvela plusieurs fois dans le courant du jour. Un Alsacien qui se trouvait près de nous échangea avec eux une courte conversation par laquelle les Bavarois lui apprirent qu'ils ne voulaient plus tirer un coup de fusil, qu'ils étaient toujours en première ligne et qu'ils en avaient assez. Ils nous ont prévenus qu'ils seraient bientôt relevés par les Prussiens et qu'alors il faudrait faire bien attention, mais qu'avec eux il n'y avait rien à craindre. En effet, ça fait 4 jours qu'à 25 m l'un de l'autre il ne s'est pas échangé un seul coup de fusil.

Nous étions amis des 2 côtés, bien sincères, et quand notre artillerie tirait sur leur ligne nous étions ennuyés pour eux et s'il avait fallu aller à l'assaut de leurs tranchées, je ne sais pas ce qui se serait passé.

Dans la dernière attaque que nous avons faite, une vingtaine de nos morts sont restés, à quelques pas de leurs tranchées. Très poliment, un officier nous invita à aller les chercher, et que nous pouvions être certains. Nous avons refusé ... Ils ont soigné nos blessés sans les faire prisonniers, l'un d'eux fut soigné pendant 5 jours. Vers le soir, c'était le 24, un Bavarois remit une lettre que notre Capitaine conserve précieusement, elle était conçue ainsi, autant que je m'en rappelle: "Chers Camarades, c'est demain Noël, nous voulons la paix. Vous n'êtes pas nos ennemis. Ils sont de l'autre côté (probablement les Anglais). Nous admirons la grande Nation Française. Vive la France, bien des salutations. Signé: les Bavarois dits les Barbares"

Juges...

La nuit vient interrompre nos échanges amicaux et minuit approche.

Tout à coup, tout près de nous on entend chanter au son de flûtes et d'un harmonium. C'étaient les Bavarois qui fêtaient Noël. Quelle impression ! D'un côté des chants religieux, de l'autre la fusillade, et tout ça sous un beau clair de lune en pleins champs, tout recouverts de neige.

Quand ils eurent fini nous poussâmes des hourrah, hourrah ...

A notre tour, le Capitaine le 1er, nous entonnâmes d'une seule voix: Minuit Chrétien, puis il est né le Divin Enfant. Ils nous écoutèrent, puis eux poussèrent des applaudissements et des bravos. Enfin, trois qui savaient très bien l'Allemand chantèrent deux cantiques en chœur avec les Bavarois.

On m'aurait raconté cela je ne l'aurais pas cru, mais les faits sont là et ils se produisent un peu partout, mais malheureusement, ne serviront à rien.[...]

...Cette lettre vous parviendra peut être l'année prochaine, dans cette circonstance je m'empresse de vous offrir mes meilleurs vœux pour 1915. J'espère que cette 'année reconstituera tout ce que 1914 a détruit, bonheur, foyers et espérances, et qu'elle apporte la paix, le travail et la récompense tant méritée par les sacrifices que cette guerre nous a forcés à faire.

J'aurais voulu vous écrire hier, mais nous avons été obligés d'aller nous réfugier dans la cave, à cause des percutants qui tombaient dans Villers aux Bois, petit pays où nous nous reposons, avant d'aller aux tranchées.[...]

Merci encore de toutes vos bontés. Recevez, mes chers Parents, mes meilleurs vœux de bonheur et de santé pour la nouvelle année et mes plus sincères baisers[...].

Votre fils qui vous aime. »

### **La trêve de Noël n'est pas un phénomène unique**

#### **Chemin des Dames, 1<sup>er</sup> juillet 1917 :**

« Certains petits postes se trouvent à 8 mètres des postes ennemis. Les gens qui, de part et d'autre, les occupent ne veulent rien savoir pour se lancer des grenades. Il y a une trêve tacite entre les deux partis, le Boche fumant sa pipe assis sur son parapet, et le Français écrivant sa correspondance dans la même posture. Quand un chef vient, l'Allemand fait signe à son adversaire et les deux hommes rentrent dans leur trou. Parfois, quand l'artillerie ennemie donne, les Boches sachant qu'il y aura représailles, crient aux Français : « *Nos artilleurs... assassins !* »

« La nuit, devant les postes, la pose des fils de fer se fait d'accord avec les deux adversaires, l'un passant parfois ce qui manque de matériel à l'autre. Quand il y a des coups de main projetés, les deux hommes s'avertissent et se montrant leurs grenades respectives font des signes qui veulent dire qu'ils n'entendent pas prendre part à la fête sanglante. »

#### **Récit d'un capitaine :**

« La semaine passée, ayant appris que dans une tranchée en face de la nôtre se trouvait un prince bavarois (...) nous décidâmes de lui donner une sérénade en règle. (...) J'écris le programme, et (...) nous le lançâmes, enroulé autour d'une pierre aux Allemands. A 4 heures sonnantes, après un roulement de rataplan, rataplan, le concert commença. Les Boches, de l'autre côté, applaudissaient sans oser sortir la tête. (...) A la fin, je m'assis sur le parapet, sans armes, le bâton d'orchestre à la main, dirigeant la Marseillaise que tous les gars chantèrent ensemble. Alors, il se passa une chose inouïe et très belle. A 30 mètres, un officier ennemi, d'un saut se mit debout et, la main à son casque, saluant martialement, il écouta notre chant. Je le voyais là, tout près, droit, tranquille, sans la moindre crainte. Si nous avions voulu, nous l'aurions tué, c'est évident ; mais loin de là, les gars, à la fin de leur morceau de musique, lui crièrent : « *Bravo le Boche !...* » Je le saluai, en me mettant debout aussi... »

## Aux Cavaliers de Courcy, devant Reims, le 25 juin 1917, secteur tranquille à cette époque :

« La consigne tacite et respectée dans les deux camps, était de rester calme, dans une sorte de trêve officieuse. C'est ainsi que nous pûmes construire des réseaux de protection, en travaillant hors des tranchées, à côté des Allemands qui s'occupaient de leur côté. L'un d'eux s'étant approché, tendant des cigarettes à nos travailleurs, il fallut le menacer pour qu'il s'éloignât, sans avoir l'air de prendre la menace au sérieux. »

## En 1915 dans le secteur de Neuville-Saint-Vaast :

« Le lendemain 10 décembre en maints endroits de la première ligne les soldats durent sortir des tranchées pour ne pas s'y noyer ; les Allemands furent contraints d'en faire de même et l'on eut alors ce singulier spectacle : deux armées ennemies face à face sans se tirer un coup de fusil. (...) Français et Allemands se regardèrent, virent qu'ils étaient des hommes tous pareils. Ils se sourirent, des propos s'échangèrent, des mains se tendirent et s'étreignirent, on se partagea le tabac, un quart de jus ou de pinard. »

DATES.	HISTORIQUE DES FAITS.
	<p>Deux reconnaissances ont été envoyées pendant la nuit en avant du front, l'une commandée par un adjudant, l'autre par un sergent.</p> <p>Dans la nuit, un certain nombre d'allemands sont sortis de leurs tranchées sans armes et en levant les bras ; quelques uns d'entre eux portaient des petits sapins comme arbre de Noël, quelques uns de nos hommes voyant cela sont également sortis de leurs tranchées. Dès que ces faits regrettables ont été rapportés au Colonel, il a donné ordre de faire reculer ces hommes et d'ouvrir immédiatement le feu sur les allemands.</p> <p>Un avion a survolé le village de Fiel, vers 14<sup>h</sup> et a lâché quelques bombes dont la chute ne a causé aucun dommage.</p>
26 décembre	<p>Quitte calme sur tout le front du secteur de Courcy.</p> <p>Dans la soirée du 25, les allemands ont chanté et joué de la musique dans les tranchées qui nous font face.</p>

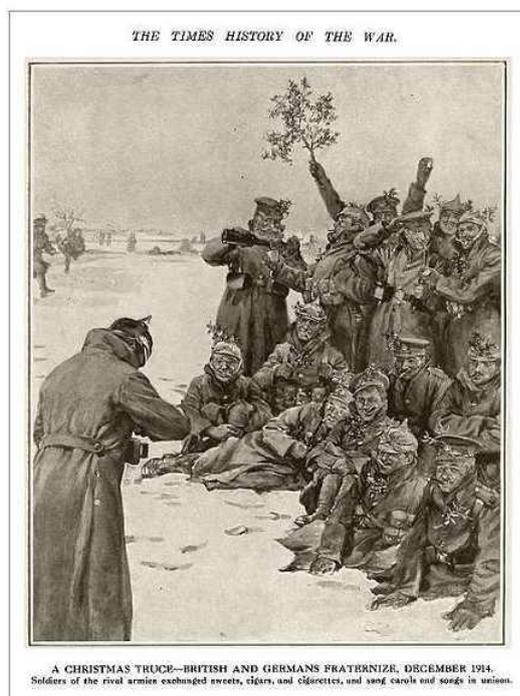
**Il est à noter que cette fraternisation entre Français et allemands ne se faisait qu'entre soldats cette trêve ne concernait pas les officiers comme en témoigne le récit suivant :**

Derrière la troisième tranchée allemande, sur la crête, je m'amuse à regarder les Fritz faire l'exercice. Le capitaine Gobert m'interroge : « *N'est-ce pas les Boches qui paradedent à gauche du bois ? Et pourquoi ? Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela, les poilus que nous avons relevés nous ont bien avertis que l'arrêt des hostilités était complet dans le secteur. Eh bien, je vous dis, moi, que cela va changer et je vais les utiliser à fond les munitions qui sont allouées comme tir de réglage. Alerte la batterie et passez-moi le tableau de réglage* »

J'obéis en me demandant s'il n'est pas cinglé. Le réglage fait avec des fusants n'émotionne pas plus les paysans que les Fritz mais là où cela se gâte, c'est quand, ayant terminé ses corrections, il commande : « *Obus explosifs 2 850 mètres, correction 80 à gauche. A mon commandement les quatre pièces : feu !* » Mais mon capitaine vous allez tirer dessus ?

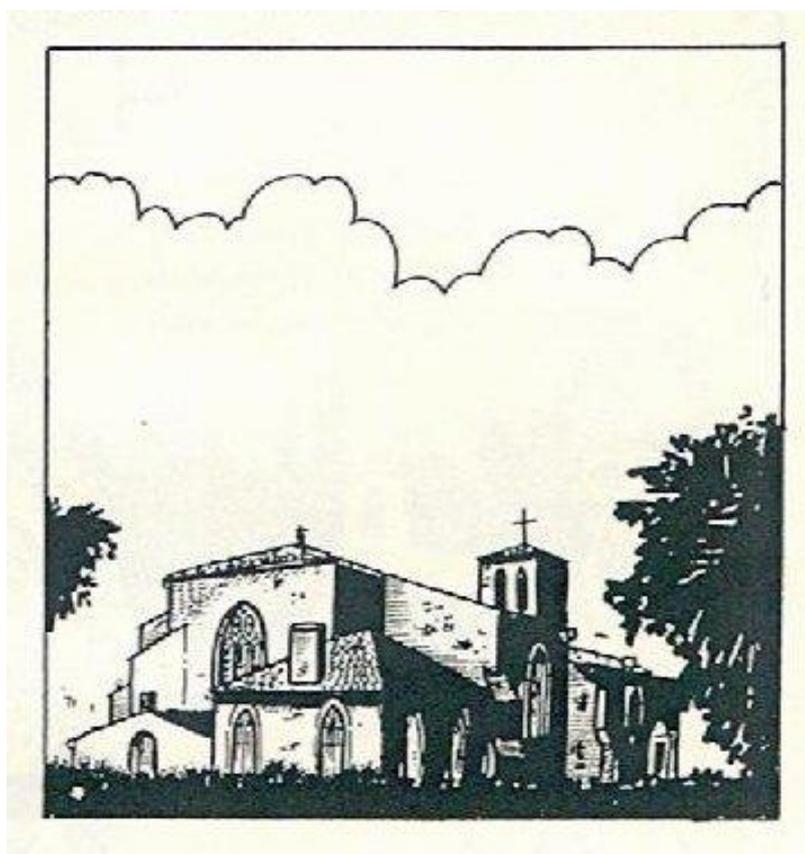
Il me foudroie du regard et répond « *Mais j'y compte bien !* » et il commande : « *Fachez par quatre : feu !* » Bon dieu ! quelle salade ! En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, les 16 obus sont arrivés, les corrections étaient bonnes et la débandade complète. Tout s'est volatilisé, il ne reste plus que des tâches grises çà et là, des morts ou des mourants. Je ne puis m'empêcher de murmurer : « *C'est du propre !* » *Sachez que nous sommes ici pour nous battre, vaincre ou mourir, tenez-vous le pour dit, et souvenez-vous en.* »

Je reste avec lui à la batterie sans dire un mot de plus mais je n'en pense pas moins. Il ne m'a pas en odeur de sainteté, le nouveau capitaine, moi je pense au lendemain. Le lendemain ? Laissez-moi rire, c'est le soir même qu'il fallait dire, qu'est-ce qu'ils nous ont mis ! De 22 heures à minuit, inutile d'essayer de mettre le nez hors des cagnas, ils nous ont retourné la position avec du 150 alterné avec des 77, en 2 heures tout était enterré. Nous nous sommes dégagés comme on a pu de nos trous de rat, pas de victime à la batterie mais des territoriaux qui montaient en ligne pour ravitailler ont écopé aux premières rafales et ont subi des pertes. Un 75 est hors d'usage et tous les abris à moitié démolis.



Christine Dabé Internet dec2013

*Capella San-Jacobi de Castro-Novo*



*Dessin de Lucien Arlaud*